

L'école aux quotidiens



La presse en a parlé. Nous y revenons. À partir d'une information ou d'un événement récent, entrées libres interroge une personnalité, du monde scolaire ou non. L'occasion, pour elle, de nous proposer un éclairage différent, un commentaire personnel, voire d'interroger la question ainsi posée. Et vous, qu'en pensez-vous?

LE SOIR

08/05/2007

JEUX VIOLENTS: PAS SI SURPRENANT!

Que se passe-t-il parfois, dans la tête des enfants? On peut se poser la question quand on observe certains jeux qui sévissent dans les cours de récréation. Il y a quelques années, le jeu du foulard (qui provoquait des risques importants d'étranglement) avait fait plusieurs victimes dans diverses écoles européennes... C'est à présent au "21" de faire parler de lui. Le principe en est simple: celui qui perd est ensuite tabassé par les autres, sans compter que les élèves filment ou photographient les coups assénés par leurs camarades. Suite à un incident survenu dans une école de Bruxelles, une enquête a d'ailleurs été ouverte à ce sujet.

Et vous, qu'en dites-vous?

■ Patrick TRAUBE, psychologue et conférencier, auteur de *Violence(s), côté face, côté profil et Éduquer, c'est aussi punir*:

"Plutôt que de se demander comment des jeunes peuvent en arriver à jouer à ce type de jeux, je me demande surtout comment il se fait que tant de jeunes ne le font pas! Je

ne suis pas surpris que ce genre de violence existe, mais plutôt qu'il y en ait si peu... La pulsion agressive fait partie de la vie, la violence est présente dans la société; il ne faut donc pas s'étonner de l'émergence de tels comportements. Cela a bien sûr un côté inquiétant, car ça touche des générations d'enfants très jeunes... Mais pourquoi, finalement, cela ne se généralise-t-il pas plus? Cela prouve, en fait, que le contrôle social, les interdits psychologiques, les modes de sublimation, de dérivations sont bien en place. On est tout de même parvenu, dans nos sociétés, à une forme de pacification qui n'est pas en place partout.

Il n'est pas possible d'éradiquer la violence. Il faut donc surtout se demander comment la canaliser. L'agressivité est une pulsion, qu'il faut diriger vers des voies moins destructrices, voire constructives. Prendre des mesures interdisant ces jeux à l'école ne ferait que transposer le problème. La solution serait plutôt d'essayer de dériver la pulsion agressive. Plus l'école offre des possibilités concrètes, des supports de dérivations, moins elle sera exposée à des excès.



Dans une cour de récréation, il y a souvent une certaine promiscuité qui

favorise l'apparition de comportements violents. Au lieu de laisser ses élèves livrés à eux-mêmes, un étalement scolaire a tout intérêt à imaginer des jeux encadrés, impliquant de la violence maîtrisée. La pulsion doit se dériver physiquement. Toute activité sportive est à cet égard une contre-stratégie de défoulement. Il en existe aussi d'autres formes comme la fantasmatisation, la verbalisation. Plus les enfants passeront à la parole, moins ils passeront à l'acte! On transforme ainsi la pulsion agressive dans des activités socialement acceptables". ■

Le Monde DE L'ÉDUCATION

avril 2007

APPRENDRE, OUI MAIS COMMENT?

Un élève n'est pas l'autre, chacun apprend à sa manière. Il est donc difficile pour un enseignant de s'adapter à tout un chacun. Si l'on est à l'école pour apprendre, il est aussi fortement conseillé d'avoir appris à apprendre. Cet objectif est celui du Relais étudiants-lycéens, à Paris, où des équipes pluridisciplinaires, composées de psychiatres, psychologues et enseignants prennent le temps de résoudre les difficultés

d'apprentissage d'étudiants et lycéens. Ces jeunes ne se sont jamais posé la question de savoir comment ils apprennent, et se trouvent démunis quand ils connaissent des difficultés à l'école. On peut donc déceler ici si les difficultés des jeunes sont plutôt d'ordre psychologique ou scolaire, et analyser leur façon de s'approprier les savoirs. "Le but est que les élèves arrivent à transférer dans le champ scolaire des capacités qu'ils ont dans le non-scolaire, mais qu'ils ne transfèrent pas d'ordinaire", explique l'un des enseignants du Relais.

Et vous, qu'en dites-vous ?

■ **Michèle GARANT, Présidente de l'Institut de Pédagogie Universitaire et des Multimédias (IPM):**



Comment tenir compte des stratégies d'apprentissage propres à chacun ?

"À l'IPM, nous réfléchissons beaucoup à ce type de questions; nous sommes une vingtaine de conseillers à accompagner les enseignants dans leur travail. Il faut, en fait, réfléchir avant, pendant et après le cours. Interrogeons-nous d'abord sur les personnes que l'on va rencontrer. À l'université, on peut se demander de quels établissements viennent les étudiants, quels sont leurs pré-requis; il s'agit de découvrir leur «curriculum caché». Pendant les cours, on doit

être attentif aux caractéristiques de chacun: l'un est auditif, l'autre visuel... Les élèves peuvent être aussi intelligents les uns que les autres, mais avoir différentes façons d'apprendre. Mais avant de s'intéresser à la situation des élèves, pourquoi n'étudierait-on pas cela chez nous, enseignants? Qui suis-je par rapport à mes collègues? On est tous coresponsables d'un programme, d'un cycle. Ce que l'on attend des jeunes, il faut le faire pour soi aussi. Le fait de savoir que les autres fonctionnent différemment aide beaucoup. Et quand on fait cela en équipe, c'est un beau travail pédagogique.

En classe, le mieux est de varier les exercices, pour s'adapter à chaque profil. Quand un élève a simplement «fixé» une matière, il l'a fait en fonction de son propre mode d'apprentissage. La matière n'est vraiment bien assimilée que quand l'élève l'a fait de différentes manières, quand on a développé avec lui plusieurs aspects du problème. Il faut donc varier la présentation, les exercices, les questions... On peut faire faire aux jeunes des évocations, on peut organiser des exercices de reconnexion, afin de les faire restructurer la matière... Si on fait déjà tout cela à l'école, on aura peut-être moins besoin de lieux tels que ce Relais étudiants-lycéens à Paris.

Cette démarche est intéressante en soi, mais je trouve fou qu'on ait besoin de psychologues, psychiatres et pédagogues pour rattraper cela! Comme si au départ, à l'école, ce n'était pas possible. C'est difficile, mais l'idéal, c'est que cela se déroule en classe. Il y a même moyen de faire du travail différencié en donnant cours à 250 personnes! C'est coûteux en temps mais après, on est fier du résultat, à savoir que tous les étudiants ont compris!".

■ **Guy DE KEYSER, Secrétaire général de la Fédération des Centres PMS Libres:**



"Le chemin qui mène vers un apprentissage effectif passe notamment par

la connaissance de nous-même, par notre capacité à apprendre, par la méthode utilisée avec succès par le passé pour apprendre, par la connaissance du sujet que nous souhaitons apprendre ou l'intérêt que nous lui portons. Il peut nous être aisé d'apprendre les sciences et nous être impossible d'apprendre le tennis, et vice-versa. D'un individu à l'autre, la manière dont nous percevons les informations conditionne la façon d'apprendre; il y a donc lieu de favoriser chez l'apprenant une réflexion sur son mode de fonctionnement mental. La métacognition représente, à cet égard, une approche intéressante. Il s'agit, en quelque sorte, d'amener les élèves à se regarder en train d'apprendre. L'activité métacognitive nécessite une prise de recul critique par rapport à l'apprentissage lui-même; elle permet d'apprendre à apprendre en vue de transferts ultérieurs et de déboucher sur une autorégulation de l'apprentissage. Parmi les facteurs facilitateurs, on relève la motivation, l'image de soi, l'affectivité.

Concrètement, il s'agit de permettre à l'élève de prendre conscience non seulement des stratégies et des procédures mentales nécessaires à l'accomplissement d'une tâche complexe dans une situation nouvelle, mais aussi de ses difficultés, pour qu'il puisse ajuster son fonctionnement mental afin de le rendre plus efficace. On veillera aussi à favoriser l'autonomie de l'élève. Ceci dit, plusieurs auteurs s'accordent pour reconnaître que l'intervention métacognitive comporte des paradoxes assez délicats à gérer. Elle suppose des compétences d'abstraction élevées, alors qu'elle est bien souvent destinée aux élèves en difficulté. Cette réflexion métacognitive peut, par ailleurs, être perçue par l'élève comme une sorte de confrontation à ses limites. D'où l'importance de partir de tâches précises et d'effectuer cette analyse juste avant ou après la tâche ou en cours de réalisation.

L'initiative prise dans ce cadre par le Relais étudiants-lycéens à Paris n'a, me semble-t-il, des chances d'aboutir que s'il existe un dispositif pédagogique ad hoc au niveau scolaire, sachant qu'un soutien psychologique externe visant à travailler, entre autres, l'estime de soi est essentiel". ■

PROPOS RECUEILLIS PAR BRIGITTE GERARD